

Chants et chansons politiques

Paul Avenel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Au lecteur

Dans ces couplets, si tu veux les bien lire,
De pied en cap tu trouveras l'auteur ;
S'il y rit mal, c'est que souvent son rire,
Sous le sanglot est noyé dans son cœur.
Il obéit au démon qui l'inspire ;
C'est le devoir, ce démon tentateur ;
S'il n'est pas gai, c'est la faute à l'empire,
N'étant point né, courtisan ni flatteur.
Honte à celui qui met sur sa figure,
Un masque d'or pour cacher son parjure ;
La Vérité le voit dans son miroir.
L'honnêteté pourtant a sa noblesse
En marchant droit, sans peur et sans faiblesse.
Il est si beau de faire son devoir.
29 octobre 1869.

La Cour du roi Pétaud

Air : Il était un roi d'Yvetot,

Jadis, la cour du roi Pétaud,
Était très-familière.
Le seigneur frôlait le rustaud
Dans cette fourmilière.
C'était un turbulent séjour,

Où l'on parlait et nuit et jour
D'amour.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah
Quel doux régime c'était là !
La, la.
Pétaud était gai, bon, ouvert,
Mais léger de cervelle ;
Il tenait du roi Dagobert
Et de Jean de Nivelle.

Le peuple payait les valets,
Tout en faisant de son palais
Les frais.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
La, la.
Ah ! quelle existence on menait
Dans cette pétaudière !
Chacun jasait, allait, venait,
Vivant à sa manière.
Mais on était toujours d'accord,
Quand il fallait prendre au Trésor
De l'or.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là I
La, la.
Le roi faisait, sans réfléchir,
Les plus folles dépenses ;
Les Grands prenaient pour s'enrichir
Le restant des finances ;
Et le peuple, fort indulgent,

Remplaçait, quand c'était urgent,
L'argent.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
La, la.
À ce prince on prêtait serment ;
Mais c'était pour la forme ;
Quand il voulait du dévoûment,
Il attendait sous l'orme.
Pour paraître de bonne foi,
On arrangeait chacun pour soi
La loi.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
La, la.
On ne sut bien ce qu'il était
Que lorsqu'il fut en terre ;
Et le peuple qui le fêtait,
Le maudit de colère !
Comme beaucoup de gouvernants,
Ce père avait mis ses enfants
Dedans.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel doux régime c'était là !
La, la.

(Note de l'Éditeur).

Martin-Bidauré

COMPLAINTE

Air : de Fualdès.

Écoutez peuples de France
Ainsi que les habitants
Des pays environnants,
Comment dedans la Provence,
L'honorable Pastoureau
De préfet devint bourreau.

Pour fonder l'second empire
Dans l'département du Var,
Monsieur Pastoureau-z-eut l'art
De s'conduir' comme un vampire,
En tuant les habitants
Qu'il appelait des brigands.
Sur le bord de la lisière
Des confins d'une forêt,
Cet astucieux préfet
Tendit une souricière :
Qu'est-ce qui s'y est fourré ?
C'est Martin-dit-Bidauré.
Martin était honnête homme
À Barjols il habitait,
Aussi Monsieur le préfet
L'envoya fusiller comme,
On fusille un insurgé,
Avec un fusil chargé.
Mais Dieu protégeait son âme :

Le Martin’ne passa pas
Alors de vie à trépas,
Mais il était dans l’programme
Que ce pauvre malheureux
Malgré lui mont’rait aux cieux.

Martin veut revoir son chaume :
Il se relèv’ tout sanglant,
Et s’en va clopin-clopant
Au beau château de la Beaume ;
Mais le fermier du château,
Le relivre à Pastoureau,
Ce protecteur d’ la famille
Voyant cet homme meurtri,
Dit : de quoi est-il pétri ?
Vite, qu’on le refusille !
— Cassagnac est spadassin,
Mais c’préfet est assassin.
Pour ce fait si plein de gloire,
On donna d’l’avancement
À ce Pastoureau charmant,
Il règne dans l’Indre-et-Loire…
Moins généreux que l’destin
Cet homm’-là f’ra son chemin.

(Note de l’Éditeur).

Les Diamants

AIR : Je vais bientôt quitter l’empire,

Ah ! voyez ma folie entière,
Moi, le fils d'un républicain,
J'ai pris pour femme une héritière
Du noble faubourg Saint-Germain, (bis)
Que voulez-vous ? La belle Élvire
Avait des yeux bleus si charmants !... (bis)
Pour m'enrichir, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants. (bis)
Comme avocat — pour sa famille
J'avais eu quelques beaux succès —
Et l'on me colloqua la fille
Pour honoraires des procès.
Je fus faible, je dois le dire,
À l'endroit de mes sentiments...
Pour m'enrichir, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.
J'ai forfait à la conscience
Pour les doux caprices du cœur ;
Mais sur mes habits d'ordonnance
Je fais briller ma croix d'honneur.

Parfois, je me prends à maudire
Tous mes honneurs déshonorants...
Pour m'enrichir, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.
On a remarqué ma souplesse
Savante, en plein conseil d'État ;
Enfin, de bassesse en bassesse,
J'espère aller jusqu'au sénat.
Alors — c'est le rêve d'Élvire ! —
J'aurai part aux gros traitements,

Pour m'enrichir, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.
Mon Élvire fut très-adroite,
Elle eut pour moi des protecteurs
Et dans la gauche et dans la droite,
Ce sont, là, des appuis flatteurs.
Même, je me suis laissé dire
Qu'Élvire avait eu des amants…
Il le fallait ! — Je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.

Mais si le républicanisme
Broyait l'empire et l'empereur,
Et que plus tard, l'orléanisme
Fut accueilli comme un sauveur :
Je servirais, sans trop rien dire,
La République et d'Orléans !…
En attendant, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.
Les principes sont des bêtises
Qu'il faut laisser aux puritains ;
Trop de vertu font les sottises
De nos fougueux républicains.
C'est avec le même sourire
Que je tourne aux gouvernements.
En attendant, je dois servir l'empire :
Ma femme veut des diamants.

Le Bon Bourgeois

AIR : Toto, Carabo.

Sous le céleste empire
De Napoléon trois
Le bourgeois,
Pousse jusqu'au délire

Le respect et l'honneur,
Il a peur.
Quel Béotien !
Quel Arcadien !
Il ne s'oppose à rien.
Tout est très-bien,
Tout est fort bien
Pour ce bon citoyen.
A-t-il faim quand il mange ?
A-t-il soif quand il boit ?
Non, ma foi !
Sa maîtresse est un ange,
Qui n'aime en lui souvent
Que l'argent.
Quel Béotien ! etc.
Ami de la routine,
Il voit dans le progrès
Des excès ;
Il maudit Lamartine,

Mais il pendrait Proudhon
Pour de bon !
Quel Béotien ! etc.

S’il arrive à la Chambre,
Il met la liberté
De côté ;
Du héros de Décembre
Il vote sans regret
Le budget.
Quel Béotien ! etc.
Pour instruire sa femme,
Il prend un confesseur
Directeur ;
Qui le fait, là, mais dame !
De par saint Escobar
Bien cornard.
Quel Béotien ! etc.
Le mot de République
Lui donne, en sa maison,
Le frisson ;
Si grande est sa panique,
Qu’il voit dans l’empereur
Un sauveur !
Quel Béotien ! etc.

La Muse de l’histoire

Musique de M. J.-B. de Coninck.

Je suis la muse de l’histoire,
J’écris pour la Postérité ;

Je chante tour à tour la gloire,
La Patrie et la Liberté.
J'ai vu les peuples de la Grèce
A Sparte, honorer la valeur,
Et, dans Rome, j'ai vu Lucrèce
Mourir pour sauver son honneur.
Moi, la muse noble et fière.
J'ai pour sœur la Vérité,
Et, de mon flambeau, j'éclaire
La marche de l'humanité.
J'ai vu la gloire au moyen-âge
Enivrant des peuples guerriers,
Semer le meurtre et le pillage
À travers des pays entiers.
La guerre ? mais c'est la famine !
La paix ; c'est la prospérité ;
La première fait la ruine,
La seconde la liberté.
Moi, la muse etc.

Notre âge moderne raisonne :
Le travail est un saint devoir ;
Et le progrès, au pauvre, donne
Du pain blanc au lieu de pain noir.
La France marche, elle progresse,
On sent un avenir meilleur ;
Les plus beaux titres de noblesse
Sont les outils du travailleur.
Moi, la muse etc.
Oui, mais l'empire avec la force
Commet les plus sanglants abus ;

Depuis décembre c'est la Corse
Qui tue en France les vertus.
Ah ! J'aimais mieux quatre-vingt-treize
Avec ses immenses excès !
Ne chantez plus la Marseillaise :
Français, vous n'êtes plus français !
Moi, la muse, etc.

Le Veau de M. Calvet

———

Air : Cadet-Roussel.

Calvet, ceci n'est pas nouveau, (bis)
Adore l'empire et le veau, (bis)

Du bien-être fervent apôtre,
Il soutient l'on, fait manger l'autre.
Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment
Monsieur Calvet est bon enfant,
Il voudrait que ses électeurs (bis)
Eussent ses goûts et non les leurs ; (bis)
Dans cette voie il les attire
En tuant le veau pour l'empire.
Ah ! ah ! etc.
Les paysans disent tout bas : (bis)
Mangeons notre part du veau gras ; (bis)
Monsieur Calvet pour le village
Ne fera jamais davantage.

Ah ! ah ! etc.
Une fois parti du pays, (bis)
Il ira nier à Paris (bis)
Que c'est au veau mis à la broche
Qu'il doit l'amitié de Baroche.
Ah ! ah ! etc.
Sans le rôti ce candidat (bis)
N'eut pas obtenu de mandat ; (bis)

Un électeur par gourmandise ?
Peut donc commettre une sottise ?
Ah ! ah ! etc.
Mais pour le nommer de nouveau, (bis)
Oh ! ce n'est plus assez d'un veau ! (bis)
Nous voulons qu'avec nous il sache,
Qu'après le veau nous faut la vache.
Ah ! ah ! etc.
À finaud, finaud et demi (bis)
Il paîra son titre d'ami. (bis)
De nous alors il pourra dire :
Ils ont tous veauté pour l'Empire !
Ah ! ah ! ah ! oui vraiment
Monsieur Calvet est bon enfant.

Nini Chignon

Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Àdix-sept ans folle et volage,
Nini n'avait que sa beauté,

Elle a maintenant équipage,
Hôtel et popularité.
Chantons, etc.
Au Jockey-Club on la protège
C'est le bel astre du moment,
Les petits crevés font cortège
Pour entrer dans son firmament.
Chantons, etc.
Que de sots du second empire
La fatiguent de leurs fadeurs !
Mais elle sait compter et lire :
Elle cote haut ses faveurs.
Chantons, etc.
Quand elle veut donner des fêtes,
Elle reçoit dans ses salons
Des diplomates vieux et bêtes
Et de très illustres fripons.
Chantons, etc.
Si maintenant, chance et richesse
Ont remplacé titre et blason :
C'est que l'honneur est à la baisse
Et la sagesse à Charenton.
Chantons, etc.

Oh ! oui, c'est une bonne fille !
Elle a vraiment beaucoup de cœur :
Elle prend un fi's de famille,
Eo même temps qu'un sénateur.
Chantons, etc.
Dame ! elle sait battre monnaie
Avec le hasard et l'amour ;

Pour l'avoir, il faut qu'on la paie :
Se vendre est dans les mœurs du jour.
Chantons, etc.
L'empire, habilement en France,
Créa les nobles du crédit ;
Aussi que de gens de finance
Elle fit passer par son lit.
Chantons, etc.
On la voit souvent à l'office
En prières, le front courbé ;
Elle a, dit-on, un fort caprice
Pour un certain petit abbé.
Chantons, etc.
Dans ses attitudes ferventes
Elle a placé sa vanité ;
Elle sera, grâce à ses rentes,
Un jour, dame de charité.
Chantons, etc.

L'Empire, c'est la paix

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

La paix, dit-on, est une providence
Pour un pays qui vit de liberté ;
Avec la paix doit régner l'abondance
La poule au pot est une vérité.
Saint Chauvin croit que le second empire

Pour les Français est un vrai paradis !
Le saint Chauvin est un autre saint Pierre
Qui, sur sa foi, prélève son denier ;
Pour ses croyants il a son reliquaire,
Il a pour Dieu, Napoléon premier.
Oui mais, peut-on s'empêcher de sourire
Quand il nous dit : L'Empire, c'est la paix.
Autour du trône on mène à grandes guides
La haute-vie et la prospérité ;
Ah ! qu'il est loin ce temps des vieux druides
Si renommé par son austérité !
Nos gens de cour se disent : courte et bonne !
Pour bien jouir, il faut tout employer ;

L'ignorance est la misère de l'âme,
Comme l'or est l'opulence des rois,
Contre son bât le peuple en vain réclame
Mais les âniers restent sourds à sa voix ;
Pour l'occuper Chauvin l'emmène en Chine
En lui mettant sa culotte de peau ;
Les lourds impôts doublent le paupérisme,
Les gros emprunts sont à l'ordre du jour,
Pour soutenir le nerf du chauvinisme
Le cours de l'or vaut le son du tambour ;
Pour les soldats, l'empire c'est la paie,
Pour le pays c'est la fatalité !

Les Comptes fantastiques d'Haussmann

AIR : Halte-là, halte-là !

Quand Julien fait des boulettes
C'est un bien grand pâtissier ;

Quand Haussmann double nos dettes,
C'est un bien grand financier !
Et, tous les jours il régale
Comme architecte ou maçon,
Notre chère capitale,
D'un beau plat de sa façon.
Ce préfet,
Est parfait,
Il fait bien tout ce qu'il fait.
Ainsi qu'une tarte aux pommes,
Il triangule un quartier ;
Ah ! c'est le premier des hommes
Pour employer le mortier !
S'il crée une grande artère,
Il passe par dessus tout,
Mais en jetant tout par terre…
Et lui seul reste debout.
Ce préfet, etc.
Ce préfet est homme rare,
Mais il est fort dépensier ;
Édifice, rue ou square
Doivent au Crédit foncier ;

Et s'il nous amène un fleuve
Par un aqueduc nouveau :

C’est qu’il faut qu’il nous abreuve…
Payons et buvons de l’eau !
Ce préfet, etc.
Ah ! les comptes fantastiques
D’Haussmann sont très-contestés,
Nos députés élastiques
Les ont toujours adoptés ;
On n’a jamais vu la Chambre
Désapprouver ce qu’il fait ;
Elle dirait : ça sent l’ambre
S’il daignait lui faire un p…
Ce préfet, etc,
On sait, par expérience,
Que jamais Rouher ne ment,
Et qu’elle est son influence
Dans notre gouvernement ;
Ne sachant comment s’y prendre
Notre Auvergnat s’est blousé,
Quand il a voulu défendre
Le Paris haussmannisé.

Ce préfet,
Est parfait,
Il fait bien tout ce qu’il fait.

Monsieur Alfred

Air : de Calpigi.

Monsieur Alfred n'est plus des nôtres.
Il a fait comme beaucoup d'autres,
À l'empereur il a vendu
Son tout petit individu, (bis)
Ce député de camelotte.
Porte à présent frac et culotte
En l'honneur du petit chapeau…
Il a déserté son drapeau, (bis)

Monsieur Alfred est un parjure
Qui salit jusqu'à sa roture,
Car, descendant d'un perruquier
Il se conduit comme un Pasquier. (bis)
Au séné passant la rhubarbe,
De rouge il n'a plus que la barbe,
Mais à la cour il fait le beau…
Il a déserté son drapeau. (bis)
Monsieur Alfred socialiste
S'est fait fervent bonapartiste ;
Pour vouloir manger de ce pain
Fallait qu'il eût diablement faim (bis)
Paris le fit sortir de terre,
Il n'était rien, l'ingrat préfère
Être familier du château…
Il a déserté son drapeau. (bis)
Soit par calcul, soit par bêtise
Ainsi qu'on change de chemise,
Alfred a changé de serment,
il est né pour le changement, (bis)
Quand on l'accueille aux Tuileries :
Il paie en basses singeries

Sa petite part du gâteau…
Il a déserté son drapeau. (bis)
Monsieur Alfred, là, fait la roue,
Mais c'est un paon que l'on bafoue

Bien qu'il accepte le mandat
De mouche du char de l'État, (bis)
Un jour, il dira : qu'on fusille
De l'Élysée à la Bastille,
Je vaux Ponsard et Pastoureau !…
Il a déserté son drapeau ! (bis)

Le Chant du père Giraud

À Eugène Delattre.

Les deux Giraud, mes fils, étaient deux gas honnêtes,
C'étaient de braves cœurs, c'étaient de fortes têtes ;
Dieu les avait fait naître actifs, intelligents,
Et leur nature droite étonnait bien des gens.
Dans le fond de leur âme ils avaient pour devise
Trois mots républicains : Dieu ! Liberté ! Franchise !
Ils croyaient à l'honneur !… Et, comprenez-vous ça ?
Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Un jour, on descendit sur la place publique,
On avait, disait-on, fondé la république ;
Pierre et Paul, ce jour-là, jurèrent des deux mains
De vivre et de mourir en vrais républicains.
Ce gouvernement-là c'était leur rêverie.

Pour eux, c'était le bien de la mère-patrie,
Ils aimaient tant la France !... Et comprenez-vous ça ?
Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !
Il me disaient souvent : « Ne travaille plus, père !
» Avec nous tu n'as pas à craindre la misère :
» Nous sommes jeunes, nous ; repose tes vieux bras ;
» Ta tâche est largement accomplie ici-bas ;
» Nos poignets vigoureux conduiront la charrue,
» Et toi, chez nous, assis sur le banc de la rue,
» Tu pourras nous attendre... » Et comprenez-vous ça ?
Pierre est mort à Cayenne et Paul à Lambessa !
Un soir, le tambour bat, on sonne, on crie ; Aux armes !
La voix du vieux tocsin semblait pleine de larmes...
Un prince violait la constitution :
En décembre, en plein jour, devant la nation.
Ah ! l'indignation souleva les poitrines ;
Ils partirent tous deux, avec leurs carabines,
Pour faire leur devoir... Et, comprenez-vous ça ?
Pierre est mort à Cayenne et Paul à Lambessa !
Et moi, j'attends la mort, je suis las de l'attendre...
Du haut du ciel, parfois, la nuit, je crois entendre

Les cris de mes enfants, deux martyrs ; ô douleur !
S'ils ont perdu la vie, ils ont gardé l'honneur !
Ils marchaient pour le droit, ils sont morts pour la France ;
Sur leur tombe on a mis la honte et le silence ;
Mais moi, je parle d'eux... ; Ah ! vous comprenez ça :
Pierre est mort à Cayenne et Paul à Lambessa !

Les Statues

OU

Réflexions de Pitanchard sur les hommes de l'Empire.

Air : Du Petit Ébéniste (Ch. Plantade.)

Que j'aime à voir élever des statues
Aux hommes d'État de l'Empire,
En les voyant on peut se dire :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Parlé : En chœur : bis.

Que c'est comme un bouquet de fleurs !
Peuple français, sous le second Empire,
Tu ne connus jamais la liberté ;
Si, cependant, tout va de mal en pire,
C'est pour ton bien et ta félicité.
Que j'aime etc.
À son neveu ne faisons pas de peine,
Par les Anglais l'oncle fut isolé ;

On le porta sans bruit à Sainte-Hélène,
Ce grand héros… ne l'avait pas volé
Que j'aime, etc.
Quand un tribun lâche la République
Pour s'enrichir sous les Napoléons,
C'est qu'il descend de Brutus le stoïque,
De père en fils, par les caméléons.
Que j'aime, etc.
Toi, Béranger, l'ami du populaire,

Si tu chantas l'homme anti-liberté :
C'est qu'Austerlitz t'aveuglait sur brumaire,
Et tu croyais à sa capacité.
Que j'aime, etc.
Dupin, Morny, Billault ont des statues,
Haussmann aura la sienne après décès ;

Il consigna l'histoire aux coins des rues,
Avec le soin d'un Plutarque français.
Que j'aime, etc.
Mais je sais bien, c'est ce qui me chagrine,
Que Sainte-Beuve et Baudin n'auront pas
Leurs traits en pied fondus dans une usine
Pour honorer leur vie et leur trépas.
Que j'aime à voir élever des statues
Aux hommes d'État de l'Empire ;
En les voyant on peut se dire :
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Parlé : En chœur : bis.

Que c'est, comme un bouquet de fleurs !

Le Retour du déporté

Musique de M.J.-B. de Coninck.

Ma femme me donna deux enfants frais et roses,
Ils naquirent jumeaux dans la saison des roses,

Pendant un vert printemps inondé de soleil,
Le sorcier leur prédit un bonheur sans pareil !
Charles et Frédéric ressemblaient à des anges
qu'une divine main aurait mis dans des langes.
chacun les admirait !… Dire que ces enfants
ont jeté de la boue à mes quatre-vingts ans !
Leur instruction fut toute ma pensée,
et, quand il en fut temps, je les mis au lycée.
Le latin leur déplut presqu'autant que le grec :
Frédéric fut un cancre et Charles un fruit sec.
Quand ils eurent vingt ans je ne sus plus qu'en faire :
L'un devint bureaucrate et l'autre militaire. —
sans science et sans cœur, on se donne au hasard,
on accroche sa vie au manteau de César !
Ils avaient du physique : ils menèrent la vie
le matin chez Shylock, le soir chez Octavie.
Le Jockey-Club conduit dans un certain palais,
ils augmentèrent, là, le nombre des valets. —
On se fait donc à tout ? — Ah ! quand on n'a plus d'âme
on ne sait pas rougir en devenant infâme ! —
les dieux de Bonaparte ils servirent l'autel :
L'un fut nommé préfet et l'autre colonel.
Ils apprirent le crime au métier d'antichambre,
Ils étaient prêts à tout quand vint le deux décembre. —

Les honneurs et notre or payaient leur dévoûment
Des bandits n'auraient pas agi plus lâchement ! —
Quand la France râla sous le neveu du Corse,
Alors je retrouvai ma jeunesse et ma force :
Je voulus protester… Frédéric m'arrêta,
Charles me mit aux fers, et l'on me déporta.

Après vingt ans d'exil, je te revois, ô France !
Ma droiture n'a pas ployé sous ma souffrance.
Mes deux gredins de fils sont plus grands que jamais !
Ils n'ont pas de maisons, mais ils ont des palais.
Ils devraient être au bagne, ils sont aux Tuileries,
Se drapant fièrement dans leurs gredineries !
Enfin, je n'attends plus pour mourir de douleur
Qu'on nomme l'un ministre et l'autre sénateur.

Le Candidat officiel

OU

BONIMENT DE M. BOBICHON, MAIRE DE FOUILLIS-LES-ANES, À SES ADMINISTRÉS, LE JOUR DES ÉLECTIONS. 1869.

AIR : DE LA FEMME À BARBE. (P. BLAQUIÈRE).

Nous avons un gouvernement
Qu'on ne trouve pas dans l'histoire,
C'est un phénomène vraiment
Qui de la France fait la gloire ;

Au moment des élections
Il nous fait des concessions ;
Il est si bon ! C'est sa manière
De plaire à la classe ouvrière.
Entrez, bourgeois et paysans,
Votez, mais votez dans mon sens,
Les démocs-socs auront beau dire,

Rien ne vaut le second empire ! (bis)
Grande est sa popularité,
Il la mérite à plus d'un titre ;
Il aura pour l'honnêteté
Dans l'avenir un long chapitre.
Chez lui de très-honnêtes gens
Touchent de très-gros traitements,
Ils trouvent que le prolétaire
Peut vivre d'un mince salaire.
Entrez, bourgeois, etc.
Notre candidat, c'est certain,
Est débonnaire et pacifique,
C'est un ancien républicain
Qui déteste la République.

Quand il eut changé de côté
Pour le Mexique il a voté ;
Non, jamais pour la gloire en France
On ne regarde à la dépense.
Entrez, bourgeois, etc.
Il fut de toutes les couleurs,
Il a passé la soixantaine,
Les plus âgés sont les meilleurs
Dans une chambre souveraine.
Si, pendant que l'on parle, il dort,
C'est qu'il sait que l'État est fort,
Et qu'il ne faut pas contredire
Les grands ministres de l'empire !
Entrez, bourgeois, etc.
Aussi, grâce au gouvernement,
Tout s'agrandit et tout prospère,

Même commercialement,
Nous l'emportons sur l'Angleterre.
On a des écoles partout,
Et des Jésuites plus du tout,

Plus de classe aristocratique ;
On se croirait en République !
Entrez, bourgeois et paysans,
Votez, mais votez dans mon sens,
Les démocs-socs auront beau dire
Rien ne vaut le second empire ! (bis)

Les Casses-têtes

Peuple français, peuple de braves,
Sous le sabre courbe le front,
Tes enfants seront des esclaves,
Tu ne comprends pas un affront ;
Malgré ta force et ta vaillance
Pauvre peuple déshérité,

Un aigle avait laissé sur terre
Un vautour parmi ses neveux,
Ce carnassier-là sous sa serre
Tient la France par les cheveux.
Et tes députés de la Chambre
Ont reconnu sa majesté ;
Depuis son crime de Décembre
Il soufflète la liberté.

Pour improviser une émeute
On lance argousins et mouchards,
Comme on lancerait une meute,
Sur les passants des boulevards.
Sang et punch sont de la fête
Pour messieurs de l'autorité ;
Et c'est à coups de casse-tête
Qu'ils protègent la liberté.
Partout on tue, on emprisonne :
Bicêtre est plein, Mazas s'emplit,
Dans son frac Piétri frisonne,
Et sous son froc Veuilliot pâlit.
Les ratapoils du chauvinisme
Ont bâillonné la vérité,
Et les geôliers du despotisme
Ont mis sous clé la liberté.

Le savoir est un diadême
Dont s'enorgueillit le savant ;
Pour devenir grand par toi-même
Peuple instruis-toi, marche en avant !
Par tes labeurs tu verras naître
L'ère de la prospérité,
Pouvant alors parler en maître,
Tu garderas la liberté.

Émile au cabinet

Air : Muse des bois et des plaisirs champêtres.

Sire, autrefois, j'étais de la montagne,
Un des vrais cinq de l'opposition !
Mais aujourd'hui, moderne Charlemagne,
Je viens à vous, mû par l'ambition.
Je suis sans peur et surtout sans reproche.
Je tends la main à monsieur Guilloutet,
J'ai dans le cœur les vertus de Baroche :
Je suis donc bon à mettre au cabinet.

Jeune, j'aimais le vieux Caton d'Utique,
Je me croyais l'étoffe d'un tribun ;
J'ai renié pour vous la République :
Rester Gros-Jean n'a pas le sens commun !
Du ciel, Morny m'inspire et me protège,
Je me suis fait l'ami de Belmontet
Et de messieurs Dugué, David et Mège,
Je suis donc bon à mettre au cabinet.
Paris, un jour, eut foi dans mes paroles,
Il me nomma pour vous admonester ;
J'ai pris sur moi de renverser les rôles
Sans m'abaisser même à le consulter.
Je suis plus fort que monsieur La Roquette ;
Accordez-moi sa place s'il vous plaît !
À temps pour ça j'ai fait la girouette,
Je suis donc bon à mettre au cabinet.
Je ne suis plus le fils de Démosthènes,
Car mon vieux père est un républicain,
Il était né pour vivre dans Athènes,
Moi, je suis né pour faire le Pasquin,

Et dans vos eaux je nage en écrevisse !
Pour arriver, qui donc aurait mieux fait ?
J'étais tribun et me voilà Jocrisse !
Je suis donc bon à mettre au cabinet.
Alors Émile étala son programme :
L'empire fort avec la liberté.
Puis il jura sur son cœur, sur son âme,
Sur son portier, ample fidélité.
— L'Empereur dit : soit ! mais soyez sincère,
Vous avez l'âme et l'habit d'un valet.
Formons ensemble un nouveau ministère ;
Vous êtes bon à mettre au cabinet.

Le Réveil

Élections de Paris : mai-juin 1869.

Air : Béranger à l'Académie. (Chautagne).

Peuple aujourd'hui ton grand bon sens étonne
Rome et Paris, le pape de l'empereur ;
Le despotisme en perdra sa couronne.
L'ouvrier rit et le bourgeois a peur,

Les chassepots à Rome ont fait merveille
Pour un pouvoir tombant de vétusté ;
L'urne lait mieux : un peuple se réveille !
Paris debout marche à la liberté. (bis).
Napoléon l'illustre tueur d'hommes,
Vécut longtemps du soleil d'Austerlitz,

Cet astre encore éblouit nos Prudhommes
Soyons cléments pour ces pauvres esprits.
Le fer n'est plus l'argument de la force.
L'idée est tout : c'est la fraternité.
La tyrannie, un jour, sortit de Corse,
C'est du scrutin que sort la liberté. (bis).
Le peuple voit que la France est sevrée
Des droits sacrés que ses aînés ont eus ;
Sa forte main déchire sa livrée,
Il paye encor, mais il ne chante plus.

Il parle haut ; sa voix rompt l'équilibre
Qui supprimait sa souveraineté.
Il sent enfin qu'il peut se rendre libre :
C'est de lui seul qu'il veut la liberté. (bis)
O Rochefort, du feu de ta lanterne
Tu lui montras les abus du pouvoir.
Un atelier vaut mieux qu'une caserne,
Le peuple apprend, il fera son devoir.
Le noir cancer qui ronge sa poitrine
Vient des impôts mis sur la pauvreté ;
Le statu quo, consacre la routine,
Quand le progrès mène à la liberté. (bis).
On sait que l'homme au regard glauque et terne
Qui pour régner gaspille notre argent,
Ne peut braver l'éclair de ta lanterne
Quand tu défends le peuple intelligent.
L'ouvrier veut avoir le droit de vivre :
Jusqu'à présent ce droit fut contesté…
Marche en avant, on n'aura qu'à te suivre
Pour conquérir enfin la liberté.

La Vache à Gambon

Air : de Calpigi.

Jadis, sous un roi despotique
Pour désigner un hérétique,
On s'écriait : c'est un Judas !
Il est de la vache à Colas, (bis)
Aujourd'hui, mes amis, pour dire
Qu'un français n'aime pas l'empire,
Nous avons un nouveau dicton :
Il est de la vache à Gambon. (bis)
Gambon trouvant que l'on abuse
Des droits du fisc, il se refuse
À payer tous les lourds impôts
Dont on nous frappe à tout propos, (bis)
Mais le peuple prenant à tâche
De lui rendre, à ses frais, la vache
Qu'on vendit devant sa maison :
Il est de la vache à Gambon. (bis)
Toutes les fois qu'un homme honnête
À l'arbitraire tiendra tête,
Un pouvoir fort et maladroit,
En vain contestera ce droit, (bis)

En lui voyant donner l'exemple
De chasser les vendeurs du temple,
Le Peuple dira : c'est un bon !
Il est de la vache à Gambon. (bis)
On a sur la place publique,
Des pantins comme en politique,

Équilibristes singuliers.
Mangeant à tous les râteliers. (bis)
Et voyez-en les conséquences.
Quoique donnant des espérances ;
On ne dit pas de Darimon :
Il est de la vache à Gambon. (bis)
Mais tout homme n'est pas à vendre :
Il ne s'agit que de le prendre
Dans les rangs des hommes de cœur
Qui ne vivent que pour l'honneur. (bis)
À Rochefort allez donc dire :
« Ralliez-vous au second empire. »
Rochefort vous répondra : Non.
Il est de la vache à Gambon. (bis)

Ch. Ferdinand Gambon fut élu en 1848 représentant de la Nièvre. Il votait avec la Montagne. — Il fut condamné à la déportation par la haute cour de Versailles et fut détenu à la prison d'État de Belle-Isle. — Redevenu libre, il refusa l'impôt au gouvernement de Napoléon III.

Les Funérailles de Victor Noir

---

12 JANVIER 1870.

Nous étions là, cent mille, ô spectacle sublime !
Maudissant l'assassin et pleurant la victime.

Le nom de Victor Noir emplissait tous les cœurs !
On se serrait la main, aveuglé par les pleurs.
Un ciel gris, morne et froid, comme un grand linceul sombre,
Sur le peuple éploré laissait tomber son ombre,
Nous étions là cent mille, étouffant nos sanglots,
Prêts à mourir debout, devant les chassepots.
Mais la mort attachée au service du trône,
Eut un peu de pudeur — cela vraiment étonne !
Elle était consignée, elle ne parut pas ;
Oui, mais dans la caserne elle était l'arme au bras
Attendant et guettant !... Ah ! prends-y garde, empire,
Dieu, hasard, peuple et sang, tout contre toi conspire !...
Nous étions là, etc.
L'historien pâlit en écrivant l'histoire :
Le pouvoir c'est la force, et la honte la gloire.
Qui donc arrêtera tous ces exploits sanglants ?
Et qui donc a tué cet enfant de vingt ans ?
Mais c'est un Bonaparte — un véritable Corse,
Qui prend pour la justice : et la haine et la force !...
Nous étions là, etc.
Sa jeune fiancée accompagnait la bière
Que le peuple portait lui-même au cimetière...
Ô belle fiancée, où sont vos rêves d'or ?
Camille, on a tué votre pauvre Victor ;

En le frappant au cœur on a frappé la France !
Le peuple seul est grand, attendez la vengeance.
Nous étions là, etc.
Le peuple est un lion qui rugit et menace,
Il regarde, front haut, l'empire face à face.
Il n'est plus cette brute à qui l'on passe au cou

Le carcan de la peur en guise de licou.
Il sait tout ce qu'il vaut sous sa mâle guenille,
Il sait que son aïeul a rasé la Bastille !
Nous étions là, etc.

À l'américaine, ô gué

Février 1870.

AIR : La bonne aventure, ô gué !

Paris, la grande cité,
La chose est certaine,
Acclame la liberté
Comme souveraine.
Les patriotes français
Voudraient vivre désormais :
À l'américaine
Ô gué !
À l'américaine !
Canrobert avec son rrran,
La chose est certaine,
Prouve son amour du sang.
Quel croquemitaine !

Mais le peuple a ses instincts
De l'empire bien distincts…
À l'américaine etc.

Aujourd'hui les calotins,
La chose est certaine,
Donnent la main aux chauvins
En buvant leur haine ;
Pour sortir de cet enfer
Faut-il donc un revolver :
À l'américaine etc.
Alors l'armurier Galand
La chose est certaine,
Est pour nous par son talent
Une bonne aubaine
Car, ses revolvers mignons
Deviendront nos compagnons :
À l'américaine etc.
Nous rirons des guets-apens,
La chose est certaine,
Que tendent les chenapans
Dont la ville est pleine ;

Avec ces beaux joujoux-là
Bandits, ou vous mouchera :
À l'américaine, etc.

La Société des Gourdins-réunis

Air : Veillons au salut de l'empire.

Veillons au salut de l'empire,
Veillons au maintien des Gandins ;
On aura beau faire et beau dire :

L’empire a besoin de gourdins.
Rallions-nous au chant des Pompiers de Nanterre ;
Ce chant patriotique est bien digne de nous !
Vous verrez, à ce cri de guerre,
Paris succomber sous nos coups, (bis)
Saint-Gourdin il faut que tu croies
À nos privilèges sauvés ;
Le Capitule avait ses oies,
L’empire a ses petits-crevés.
Rallions-nous, etc.
Remplaçons la gendarmerie,
Par nos bons gourdins-réunis,
Basile est de la confrérie ;
Nous irons tous en paradis.
Rallions-nous, etc.

Figaro porte la soutane
Et révère Saint-Chassepot,
Depuis qu’il met sa tête d’âne
Dans le chapeau rond de Veuillot.
Rallions-nous, etc.
Le bon Veuillot, cet honnête homme,
A foi dans Saint-Martin-Bâton ;
S’il nous revient jamais de Rome,
Nous le mettrons dans du coton.
Rallions-nous, etc.
Villemessant, en politique,
Est une personnalité
Qui vaut bien la statue antique
Qu’on appelle la Probité.
Rallions-nous, etc.

Par zèle, dans les cas extrêmes,
Nous parcourrons les boulevards ;
Nous nous ferons mouchards nous-mêmes
Pour mieux moucharder les mouchards.
Rallions-nous, etc.
Et dans notre rousse nouvelle
Nous mettrons Cochin, Janicot,
Coquille et toute leur séquelle
Pour graisser la patte à Jocko.
Rallions-nous, etc.

Faisons grand pour sauver l'empire
Son docteur le dit au plus bas ;
Si le ridicule conspire
L'empire n'en reviendra pas.
Rallions-nous, etc.
Guizot, Thiers et les deux chambres
Au moribond tâtent le pouls ;
Pour le saigner aux quatre membres
Il ne manque plus que Falloux.
Rallions-nous, etc.

9 mars 1870.

L'Homme-décembre

(Avril 1870.)

La France est devenue une nation vile,
Nos pères étaient grands et nous sommes petits.

Les Français ont perdu leur puissance virile ;
Ils n'ont plus que du ventre et de grands appétits,
Le peuple meurt de faim, le bon bourgeois engraisse.
Et la bourse est le pouls de la stabilité.
L'homme-Décembre rit en étranglant la Presse !…
Et j'ose encore, moi, parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.

Nous n'avons plus l'honneur des sublimes batailles ;
Plus nous tomberons bas, plus nous monterons haut
Lorsque retentira le glas de représailles ;
La France sortira de sa honte, il le faut !
Nous, les braves vaincus, nous vivons d'espérance,
Nous faisant un devoir de notre probité.
L'homme-Décembre rit en prenant nos finances…
Et j'ose encore, moi, parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.
Ô France ! n'est-ce pas qu'il a raison cet homme
De te considérer comme une vache à lait ?
Il refait à Paris, ce que l'on fait à Rome.
Allons ! Tournons la meule et payons, c'est parfait.
À ses nobles valets payons les armoiries,
Payons toujours, payons pour tous, ô lâcheté !
L'homme-Décembre rit au fond des Tuileries…
Et j'ose encore, moi, parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.
Chacun subit gaîment les lois de l'arbitraire.
Le mari vend sa femme et le frère, sa sœur.

Le droit de l'empire est la force militaire.
On vit au jour le jour et l'on blague l'honneur !
Les mœurs ne craignent plus le bruit ou le scandale,
L'époque sans pudeur perd sa virginité.
L'homme-Décembre rit au nom de la morale…
Et j'ose encore, moi, parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.

Mais quand les travailleurs de la Sainte-Canaille
Qui cache sa misère à l'ombre, des faubourgs,
Laissant, pour le fusil, la lime et la tenaille,
Diront : Frères, marchons. En avant les tambours !
Le flot emportera l'impérial vampire
Qui plongea dans le sang sa fauve majesté…
Nous n'en aurons pas moins subi vingt ans d'empire :
Mais nous pourrons enfin, parler de liberté,
D'égalité,
Et de fraternité.

L'Écritoire d'argent

AIR : Rendez-moi mon écuelle de bois.

Quelle belle écritoire d'argent
Quelle belle écritoire :
Dit Laboulaye en y logeant
L'encre d'un pître de la foire ;
Quelle belle écritoire d'argent
Quelle belle écritoire.

Je tiens cette écritoire d'argent
Je tiens cette écritoire,
De Strasbourg, pays indulgent
Pour mon peu de verve oratoire ;
Je tiens cette écritoire d'argent,
Je tiens cette écritoire.

Rendez-nous l'écritoire d'argent
Rendez-nous l'écritoire,
Dit Strasbourg, car, en y songeant,
Votre civisme est illusoire ;
Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire.
Rendez-nous l'écritoire d'argent
Rendez-nous l'écritoire,
Ollivier en vous protégeant
Vous a fait tourner, c'est notoire ;
Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire.
Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire,
Car vous n'irez plus propageant
L'instruction obligatoire ;
Rendez nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire.
Rendez-nous l'écritoire d'argent ;
Rendez-nous l'écritoire,
Entrez au Sénat, c'est urgent,
Si vous voulez un auditoire ;
Rendez-nous l'écritoire d'argent.
Rendez-nous l'écritoire.

Rendez-nous l'écritoire d'argent
Rendez-nous l'écritoire,
Là, vous aurez en émargeant.
Trente mille francs de pourboire ;
Rendez-nous l'écritoire d'argent,
Rendez-nous l'écritoire.
Je garde l'écritoire d'argent
Je garde l'écritoire,
Répond Laboulaye en rageant,
Ma conduite est très-méritoire ;
Je garde l'écritoire d'argent,
Je garde l'écritoire.
Je garde l'écritoire d'argent
Je garde l'écritoire,
Sous l'empire on est arrangeant,
L'apostasis est une gloire !
Je garde l'écritoire d'argent,
Je garde l'écritoire.

Le Plébiscite

Air : de Pandore (Nadaud)

Deux grands hommes, aux Tuileries,
Causaient entr'eux un certain soir ;
L'un portait mille broderies,
Et l'autre le simple habit noir.

Le premier dit d'un ton fébrile :
« Je suis un vrai Napoléon !...

La cuisine du plébiscite,
Reprit le maître, a du succès ;
Faisons donc bouillir la marmite
Avec les bons oui des Français.
Il aime, ce peuple imbécile,
Tous les ragoûts de ma façon !…
— Majesté, etc.
J'ai dans ma main le Ministère
Et dans ma manche le Sénat ;
Je fais, la paix je fais la guerre,
Enfin, c'est moi qui suis l'État.
Mon peuple est un mouton docile
Dont je sais tondre la toison…
— Majesté, etc.
Malgré moi je perds mon prestige,
Tout s'amoindrit autour de nous ;
Mon arbre fléchit sur sa tige,
Cher Ollivier, le voyez-vous ?
Mes courtisans ont l'âme vile,
Je n'en attends que trahison…
— Majesté, etc.

Au Sénat, Figaro, je pense
Ferait un très-bon sénateur ;
Il oublîrait les lis de France
Dans ce grand égoût collecteur,
Ce serait un moyen habile
De redorer son faux blason…
— Majesté, etc.
Corrompre tout mon entourage
Avec de très-gros traitements,

Fut toujours mon truc le plus sage
Pour m'assurer les dévoûments.
Aussi, je vois d'un œil tranquille
Les points noirs naître à l'horizon…
— Majesté, etc.
Les effluves républicaines
Font à la France un sang nouveau,
Et le mien vieilli dans mes veines
Ne monte plus à mon cerveau ;
Mais malgré mon état sénile
Je reste au Louvre en garnison…
— Majesté, répondit, etc.

Mai, 1870.

Mai 1870.

Le Te Deum

Air : Eh ! qu'est-c' qu'ça m'fait à moi.

Amis on vient de me dire
Qu'on discute en très-haut lieu
S'il faut mêler le bon Dieu
Au peuple qui ne sait lire ?

Faut-il un Te Deum,
Pour le salut de l'empire ?
Faut-il un Te Deum ?
Quod erat démonstrandum.
Contre nos droits tout conspire :

Tartuffe veille au Sénat
Et dans le conseil d'État
Nos Cujas ont le délire !
Faut-il un, etc.
On fait la hausse et la baisse
À la Bourse, quel gâchis !
Mais aussi que d'enrichis
Se disent : Sauvons la caisse !
Faut-il un, etc.
La Marguerite a voiture
Depuis qu'un vieux vient la voir ;
Par elle on pourrait avoir
Une bonne préfecture.
Faut-il un, etc.
À l'armée on crétinise
Les fils de nos paysans ;
Jugez donc, après neuf ans,
De leur dose de bêtise.
Faut-il un, etc.
Les dévots et la prêtraille
Accaparent les honneurs,
Et du haut de leurs grandeurs
Au bon sens livrent bataille.
Faut-il un, etc.

Avec ton œil de Satyre
Si tu sortais du néant :
Devant ce gouffre béant
Voltaire je vois ton rire.
Faut-il un Te Deum
Pour le salut de l'empire ?

Faut-il un Te Deum
Quod erat démonstrandum.

mai 1870.

La Mort d'Armand Barbès

Un râlement lugubre au loin s'est fait entendre :
Sombre sanglot humain que ce cri de douleur !
Cette voix de l'exil au peuple vient d'apprendre
Qu'Armand Barbès est mort drapé dans son honneur.
Barbès, cher souvenir, grande et noble vaillance !
Le peuple fièrement, à ce deuil glorieux,
Leva la tête, et dit, en regardant la France
En fut-il dans l'empire un seul qui valut mieux ?
Barbès représentait la conscience humaine,
Il mettait haut l'honneur revendiquant le droit ;
Il dédaignait la peur, il méprisait la haine,
Et toujours sans broncher vers le but marcha droit.
Il affronta la mort et dompta la souffrance.
C'était, en politique, un preux de loyauté ;
Il était tête et cœur, tout entier à la France ;
Honnête homme il est mort ; pleure-le Liberté.

Tu ronges, ton frein, peuple. On rit aux Tuileries,
Maître Ollivier-Scapin, en bel habit de cour,
Joue à Néron goutteux, ses plates fourberies,
Du cirque de la honte il veut faire le tour ;
Et la France souillée à ce jeu s'associe,
Hercule n'a-t-il pas, un jour, tué Cacus ?

Attends. — Le Panthéon de la démocratie
Compte parmi ses morts un grand homme de plus.
Pour ne pas prolonger son valeureux martyre
La mort tendit les bras vers ce grand citoyen,
Et l'emporta tué par dix-huit ans d'empire
Mais superbe et fidèle au culte plébéien,
La fange impériale où le bourgeois se vautre,
Ne salira jamais ses hauts faits libéraux…
Barbès, républicain, nous honore ; il est nôtre !
La révolution en lui perd un héros.

L'Aigle-vautour

7 août 1870.

L'aigle affamé de chair humaine,
S'est envolé vers le vieux Rhin,
Voulant sur la terre germaine
Faire un repas de souverain.
Son ambition sanguinaire,
Instinct vorace, au cœur le mord ;
Pour nappe il a pris un suaire,
Et pour amphitryon la mort.

chœur des paysans

Notre empereur est un grand homme :

Il mangera les Prussiens.

Voûté, cassé, goutteux, débile,
Il dit au Hasard : Fais-moi grand.
« Je suis oiseau de proie habile,
« J'écris ma gloire avec du sang.
« Pour moi l'avenir se dévoile.
« Je vois ma place au Panthéon ;
« J'ai pour me guider une étoile :
« L'astre du grand Napoléon.

Notre empereur, etc.

Le Hasard lui dit : Fils d'Hortense,
« Je te soutiens depuis vingt-ans ;
« C'est trop, beaucoup trop, pour la France
« Dont tu perds les nobles élans.
« Tu n'es pas la pucelle Jeanne
« Pour sauver une nation ;
« On voit tes deux oreilles d'âne
« Percer sous ta peau de lion.

Notre empereur, etc.

— Alors Hasard tu m'abandonnes ?
— Certes. J'ai fait assez pour toi.
— Quels sont les motifs que tu donnes ?
— Ecoute bien ; voici pourquoi :
« D'un aiglon tu tenais la place
« Danslenidoùtuvislejour ;
« Je te croyais aigle de race,
« Mais tu n'es qu'un affreux vautour.

Notre empereur, etc.

Sédan

SÉDAN

La Culbute du second empire.

Cet empire honteux que la France renie
Où trônait Marguerite à côté d'Eugénie,

Dont la cour descendue aux pudeurs de hasard
Ne faisait plus rougir la pourpre de César,
Où les plats courtisans transformés en sicaires
N'étaient que des bandits et de hardis faussaires,
A donc enfin glissé dans son gouffre béant !...
Après Strasbourg, Boulogne, il lui fallait Sedan.
Néron, Caracalla, monstres de Rome-empire,
Dans leur ignominie, hélas ! n'ont pas fait pire !
Ces empereurs étaient de bien vils scélérats
Mais ils ne vendaient point l'honneur de leurs soldats ;
Le nôtre, a trafiqué de la France envahie,
Il l'a déshonorée après l'avoir trahie ;
Il est resté toujours voleur de grands chemins
En voulant égaler les empereurs romains.
France, console-toi. La République crie :
« J'ai dans le cœur l'amour sacré de la patrie !
« À moi d'anéantir les Vandales du Rhin
« Pour mieux glorifier le Peuple souverain !
« Aux armes, Citoyens ! À nous la rude tâche !
« Le Napoléon III s'est rendu comme un lâche.
« Serrons les rangs ! Sauvons la Patrie en danger,
« C'est aux Républicains de chasser l'étranger.
Marchons tous aux remparts. Défendons la muraille.

Affrontons, sans pâlir, l'obus et la mitraille.
Tous sont égaux au feu : Richesse et Pauvreté ;
Frères, devant la mort, aimons la Liberté.
Paris, fils belliqueux de la brave Lutèce ;
Découvre sa poitrine à Berlin qui le blesse,
Il sera Saragosse ou Moscou s'il le faut.
Mais il veut, en tombant, relever le front haut !

Siége de Paris septembre 1870.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Chants_et_chansons_politiques. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.